



TENNIS

(Photo Pierre Lahalle/L'Équipe)

AGASSI COMME VOUS NE L'AVEZ JAMAIS VU

En visite hier à « L'Équipe », Andre Agassi est revenu en toute liberté sur son autobiographie explosive. Et il s'est livré à quelques activités originales. (Pages 12 et 13)

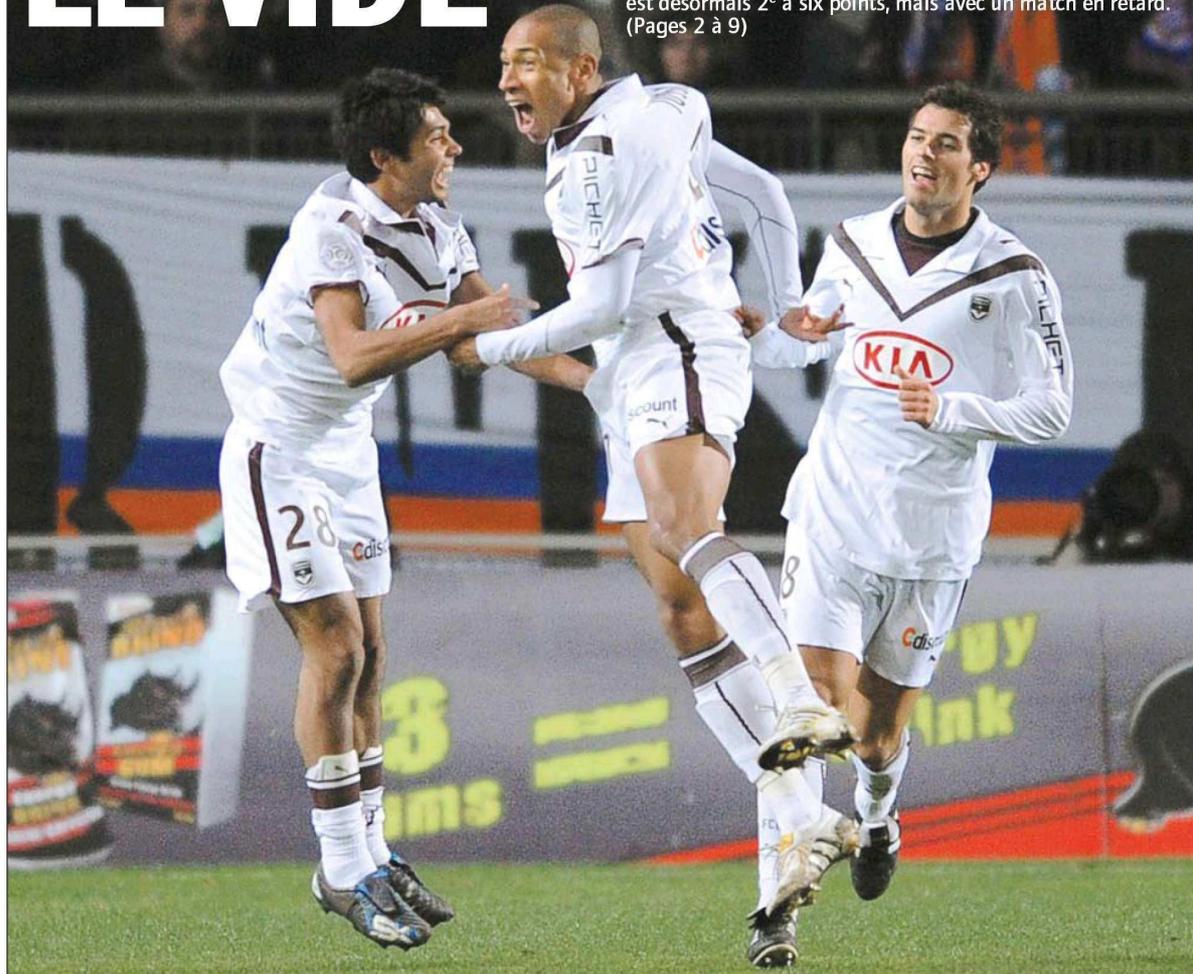
L'ÉQUIPE

LE QUOTIDIEN DU SPORT ET DE L'AUTOMOBILE



BORDEAUX FAIT LE VIDE

Victorieux sur le terrain de leur dauphin Montpellier (1-0), trois jours après s'être imposés à Lyon (1-0), les champions de France survolent la Ligue 1. Vainqueur à Lorient (2-1), l'OM est désormais 2^e à six points, mais avec un match en retard. (Pages 2 à 9)



MONTPELLIER, STADE DE LA MOSSON, HIER. – Rejoints par Yoann Gourcuff (à droite), Benoît Trémoulinas (à gauche) et Jussieu sautent de joie pour fêter le but victorieux de ce dernier (57^e minute). Les Girondins ont encore réussi une belle opération chez un rival direct. (Photo Pascal Rondeau/L'Équipe)

L'OM MÈNE LA CHASSE

(Page 5)



LORIENT (Morbihan), STADE DU MOUSTOIR, HIER. – Marseille s'est imposé (2-1) grâce notamment à une tête rageuse de Souleymane Diawara (à droite, qui devance Fabien Audard sous les yeux de Gabriel Heinze) dans les arrêts de jeu. (Photo Nicolas Luttiau/L'Équipe)

L'OL ÉVITE LE PIRE

(Page 4)

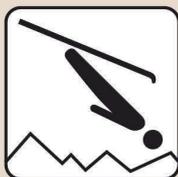


LYON, STADE DE GERLAND, HIER. – C'est le Bosniaque Miran Pjanic (à gauche), ici à la lutte avec Kevin Das Neves, qui a ouvert le score pour Lyon, permettant à l'OL de sauver les meubles dans un stade de Gerland remonté contre les siens. (Photo Alex Martin/L'Équipe)

LIGUE EUROPA

UN BOULEVARD DEVANT LILLE

(Page 9)



LE TOP 5 DES PLUS BELLES CHUTES



LE TOP 5 DES RETRAITÉS DE L'ANNÉE



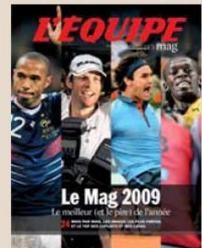
LE TOP 5 DES LOOKS LES PLUS CLASSES



LE TOP 5 DES COUPLES DU SPORT

Tous les Tops et les Flops 2009 sont dans « Le Mag de l'année ». Samedi 19 décembre, 116 pages pour revivre une année de sport.

Samedi 19 décembre

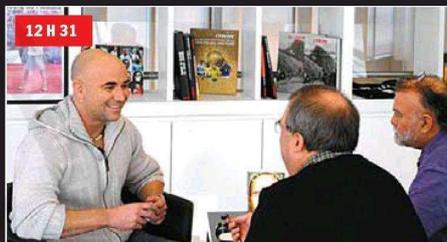


L'ÉQUIPE + = 2 €

Deux heures avec le Kid



BOULOGNE-BILLANCOURT, SIÈGE DE L'ÉQUIPE, HIER. — Une heure et demie après s'être posé à Roissy, Andre Agassi arrive au siège de « L'Équipe », à Boulogne-Billancourt, le torse couvert d'un simple gilet en laine, lunettes de soleil sur le front, son collier « Daddy rocks » (à Papa assure !) en évidence. Il est fatigué mais détendu et souriant.



12 H 31 Comme souvent au cours de sa carrière, il se confie à Philippe Bouin et à Marc Beaupère. Il se livre au classique exercice de l'interview sans fauxsemblant, très à l'aise pour continuer à expliquer les raisons de ses révélations et le sens de son livre.



13 H 18 Après avoir déjeuné au Club « L'Équipe », au dernier étage, Andre Agassi s'entame sa série d'ateliers spécialement préparés. Tout commence par un mur de photos, de lui, d'autres sportifs ou de faits marquants de l'actualité. La star du sprint Usain Bolt ne le laisse pas indifférent.

Retraité du circuit depuis l'US Open 2006, après vingt ans de carrière, Andre Agassi a travaillé pendant trois ans, en collaboration avec un écrivain américain, à son autobiographie, *Open*, publiée le 9 novembre aux États-Unis et dont l'édition française est sortie chez Plon le 10 décembre. De passage hier à L'Équipe, le vainqueur de huit titres du Grand Chelem s'est prêt à être questionné par les journalistes mais aussi de conviction au jeu des questions suscitées par les révélations (prise de drogue récréative, contrôle positif caché par l'ATP, à qui il avait menti, haine du tennis, port d'une perrière...) qui émaillent son livre et qui ont choqué une partie du milieu du tennis et suscité la polémique.

« TOUT D'ABORD, cette question toute simple : pourquoi avez-vous intitulé votre biographie *Open* (Ouvert) ? — D'abord, je voulais, bien sûr, que le titre soit le reflet de ma vie et, en écrivant le livre, j'ai réalisé à quel point celle-ci avait été jalonnée par une succession d'ouvertures et de fermetures. Ensuite, je voulais que les gens aient envie de l'ouvrir et qu'ils découvrent une pensée elle-même ouverte. Ce livre, ce n'est pas un préche, un sermon. Au-delà du récit de certaines étapes de mon voyage personnel, c'est surtout une ouverture vers une réflexion que chacun peut avoir sur sa propre existence. Ce n'est pas une injonction, mais une invitation, une suggestion. En définitive, la raison pour laquelle ce livre est « ouvert » n'a rien à voir avec les « révélations » qu'il contient. C'est parce que j'y ouvre mon cœur et mon âme. Que je dis ce que je suis. En fait, je crois qu'il suffit de lire vingt pages de ce livre pour comprendre pourquoi il est intitulé *Open*... — Vous faites un certain nombre de révélations qui ont étonné et choqué. Certains,

— Quel était votre principal objectif en écrivant ? — Donner aux gens les outils et l'inspiration pour éviter de tomber dans des pièges que, moi, je n'ai pas pu éviter pendant tout longtemps. Beaucoup de gens vivent des vies qu'ils n'ont pas choisies de vivre, beaucoup d'adolescents traversent de graves crises d'identité, beaucoup de gens se réveillent un matin sans savoir si le lendemain ressemblera enfin à ce qu'ils ont rêvé ou espéré. Si je devais n'avoir qu'une seule prétention, ce serait que ce livre serve à ces gens et qu'il les aide à avoir le pouvoir de changer les choses. L'idéal serait que, quand ils l'auront fini, ils n'aient pas uniquement le sentiment d'avoir lu une histoire sur moi, mais qu'ils en sachent aussi un peu plus sur eux-mêmes. — Écrire un livre, c'est aussi plus prosaïquement un peu une thérapie, non ? — Et comment ! Ces trois années passées à le concevoir, ça vaut bien vingt ans d'analyse. Pour que vous compreniez les contradictions de son existence, coucher sa vie sur papier est un exercice que je recommande chèrement. En ce qui me concerne, cela m'a aidé à donner petit à petit un sens à des choses que je n'avais pas comprises jusqu'alors. Par exemple, j'ai détesté l'école et pourtant j'adore apprendre ; j'ai détesté le tennis et pourtant j'ai fini par trouver un chemin pour y trouver le bonheur.

« Vous me demandez si je me suis dopé ? Non... Quand j'ai triché, c'a toujours été tourné contre moi-même, pas contre les autres »

notamment dans le milieu du tennis, vous ont violemment critiqué. Avez-vous été surpris ou même blessé par ces réactions ? — Surpris ? Non. Blessé ? Non plus. Je comprends que l'on soit choqué. J'ai vécu suffisamment longtemps en me surprenant moi-même pour le comprendre. Donc, je n'exige pas des autres qu'ils comprennent ce que j'ai mis moi-même si longtemps à comprendre seulement en lisant quelques gros titres à sensation dans les médias. À la limite, la seule chose que je trouve blessante, dans toutes ces critiques, c'est qu'elles ont été formulées par des gens qui n'avaient pas le livre. Dans ce contexte, elles sont à mes yeux nulles et non avenues, totalement disqualifiées... Maintenant, si ces mêmes personnes pensent dans leur opinion après avoir lu le livre, alors là, oui, je serai déçu et vraiment blessé. — D'une manière générale, quelles ont été les réactions jusqu'à présent ? — (Il pose sa main sur la table.) Je touche du bois, plutôt positives ! Très positives même. Les gens comprennent globalement tout ce que j'ai écrit et j'ai eu beaucoup de lettres de soutien. Ils comprennent ma motivation et les raisons qui m'ont poussé à écrire ce livre.

— Pourquoi avez-vous intitulé votre livre *Open* ? — C'est une question que je me suis posée pendant des semaines. « Comment a-t-il pu faire ça ? » — Le travail... — Vous ne cachez rien à ce sujet ? — Vous me demandez si je me suis dopé ? — Non... Quand j'ai triché, c'a toujours été tourné contre moi-même, pas contre les autres. Il y a une énorme différence entre une drogue récréative, qui vous permet d'échapper à un problème et que vous utilisez pour vous détruire, et puis une drogue prise pour tricher envers les autres. Il faut prendre le dopage au sérieux. Les joueurs l'ont toujours pris au sérieux. Mais 1997, c'était la préhistoire. Le tennis essayait de mettre au point la lutte pour l'intégrité. Mais il ne savait pas bien comment. Le résultat, c'est qu'un an et demi après, l'AMA est arrivée, et maintenant on sait ce que les joueurs doivent traverser pour faire la preuve de leur honnêteté, ce qui est un peu fou. Il n'y a pas de saison *off* en tennis. Vous ne pouvez pas disparaître pour changer votre corps avant de revenir. Vous êtes tout le temps en compétition et vous devez faire avec. Si vous trichez, la question n'est pas de savoir si vous serez pris, mais quand.

« Tout ça a été très dur pour moi »

ANDRE AGASSI s'est arrêté pendant deux heures à « L'Équipe » hier. Le temps d'évoquer les questions.

BOULOGNE-BILLANCOURT, SIÈGE DE L'ÉQUIPE, HIER. — Passé maître dans l'art de l'introspection, au fil des centaines de conférences de presse d'après match qu'il a données durant sa longue carrière, Andre Agassi a pris plaisir à expliquer les raisons qui l'ont poussé à écrire son autobiographie.

Et, la plupart du temps, ça sera dès la première fois que vous essayez. — Espérons-le... — Vous dites ça parce que vous le vivez de l'extérieur. Moi, je dis ce que je dis parce que je l'ai vécu. Quand vous êtes là en train de pisser dans un verre ou bien quand, au beau milieu de vos vacances, on frappe à votre porte, ou bien quand on vous prélève du sang douze fois par an, il faudrait être un vrai scientifique pour passer au travers. — N'êtes-vous pas inquiet des répercussions que pourraient avoir vos déclarations sur la suite de votre vie professionnelle ? — Je m'en soucie, mais de quoi aurais-je peur ? C'est la vérité sur ce que je suis. Je mets n'importe qui au défi de passer sa propre vie au crible — comme je l'ai fait. Maintenant, si quelque un forge son jugement sur le fait que, au point bas de ma vie, j'ai pris une drogue récréative et si ça lui cause un problème, je ne suis pas très sûr d'avoir envie d'avoir des rapports avec cette personne. Les étiquettes qu'on va me coller, j'en ai l'habitude tout au long de ma vie, ça m'est familier. Et si c'est le prix à payer pour produire un outil pratique pour la vie d'autres gens, alors, je suis prêt à le payer. J'ai eu une deuxième chance dans ma vie. Et maintenant j'ai l'occasion de mettre les choses au point. — Comment se fait-il que vous ayez continué à jouer si long-

temps en déstabilisant autant le tennis ? — Je vais vous raconter l'histoire à ma façon. Je n'ai jamais choisi le tennis. Je vivais dans une famille de quatre enfants, le tennis interférait dans toutes nos relations, le tennis pesait sur l'ambiance de la maison, créait une pression permanente. J'ai tout intériorisé et j'ai été amené à ce que j'ai pu incarner le rêve américain pour mon père, et pour ma famille. J'ai vécu avec cette pression.

« J'ai vécu avec la haine jusqu'à vingt-sept ans, elle s'est transformée ensuite en amour »

J'en ai souffert. Enfant, ça m'a déchiré. J'ai ensuite été envoyé en Floride à treize ans, forcé d'abandonner la vie de famille, pour me retrouver dans un groupe de teenagers qui s'éduquaient eux-mêmes dans un camp de personnes idéales, dans un environnement horrible à mes yeux, où le tennis était l'ordre du jour. J'ai commencé à me rebeller parce que je détestais ce que je faisais. J'ai compris que, pour m'en sortir, il fallait que j'y réussisse. Et puis je me retrouve sur la grande scène. Tout le monde me dit que j'ai réussi, que je ne me connais pas moi-même. J'ai fait tout ça. Pour la plus grande

partie de ma carrière, le prix à payer était plus élevé que le gain. Le tennis a créé des interférences dans mes relations avec mon père, et avec moi-même. Ce n'est qu'à vingt-sept ans, quand j'étais au plus bas dans ma vie, alors que j'aurais très bien pu quitter le tennis, que j'ai pris pour la première fois la décision de choisir. À vingt-sept ans, je me suis réengagé dans le tennis, et j'ai commencé à comprendre que j'étais au travers de ce processus. Le tennis m'a alors donné mon école, ma femme. La balance entre le prix à payer et le gain s'est équilibrée. Mais, dans l'esprit de quelqu'un qui a vécu des relations humaines « abusives » et qui en vit enfin des normales, la conscience de leur fragilité n'est jamais loin. J'ai vécu avec la haine jusqu'à vingt-sept ans, elle s'est transformée ensuite en amour, mais je me réserve le droit de dire : tout ça a été très dur pour moi. — En lisant le livre, on a l'impression que vous avez toujours eu avec votre père le même type de relation amoureuse qu'avec le tennis... — Non, je n'ai jamais eu mon père. J'ai toujours senti sa loyauté absolue. J'aurais simplement souhaité qu'il m'aime parfois moins. Avec plus de douceur. Mon père est toujours été fier de moi. Je l'ai toujours senti. Ce que je déteste, c'était la torture que

comprendre dans quel monde j'allais évoluer. Mais je ne le juge pas parce que, finalement, je le connais pas, j'ai dû en tout lui parler dix minutes, pour la plupart quand j'avais sept ans... — Voilà un moment que vous faites la promotion de votre livre dans le monde entier, avez-vous appris quelque chose qui vous ait étonné ? — Oui, j'ai appris que nous partageons tous les mêmes problèmes, problèmes avec les parents, problèmes d'identité, nous n'avons pas exactement les mêmes problèmes, mais nous en avons tous. Quand vous restez assis dans une pièce pendant trois ans à écrire, vous pensez pouvoir apporter quelque chose à la vie d'autres personnes. Mais vous ne savez pas si vous n'êtes pas en train de devenir fou. Si tout ça va vraiment servir à quelque chose. Et puis vous voyez le livre, vous parlez à des gens qui l'ont lu, et vous réalisez qu'une vie comme la mienne est similaire à d'autres qu'on pourrait considérer comme normales. — Est-ce que ça vous a donné envie d'écrire autre chose ? — Non, mais de lire plus, oui. Vous savez, il y a la vie d'un homme làdedans. (Il montre le livre.) Et j'ai vécu. — PHILIPPE BOUIN et MARC BEAUPÈRE

Opération à cœur ouvert

L'autobiographie d'Andre Agassi, « Open », est parue en France le 10 décembre. Nous avons lu pour vous la version originale. Analyse.

LOUQU'ON DEMANDAIT à Anais Nin, seule femme de lettres américaine, pourquoi n'avait-elle écrit plus tôt l'histoire de sa vie elle répondait volontiers : « Parce que j'étais occupée à la vivre. » Sans doute par la même priorité jusqu'à sa retraite en 2006, Andre Agassi lui aussi finit par raconter la sienne et il en révèle tous les détails, jusqu'aux plus sombres, aux plus inattendus. Oui, il a connu une enfance torturée sous l'autorité d'un père tyrannique, un frère immigré, et à qui décide, bien sûr, la naissance qu'il sera (il joue de professionnel). Oui, il n'a pas longtemps vécu, rien décidé, et surtout pas ce pas-là, vers un camp d'entraînement de Nick Bollettieri, lequel lui a vu, alors adolescent, un « camp de prisonniers » dont on ne peut jamais qu'a grands renforts de provocation, de fumette, de whisky, de pépins de rose, de boucles d'oreilles et de oncle de cofiture à l'iroquoise. Oui,

oui, cent fois, mille fois oui, il a détesté, détesté, et détestera peut-être toujours ce tennis qu'il a fait, riche et célèbre, mais qui lui fut imposé et désigné pour seul destin possible. — Une vie riche, écorchée, tour à tour glorieuse et misérable — Oui, bien sûr, il y a tous ces titres de gloire, du Grand Chelem, à commencer par celui de Wimbledon (1992), où « tour à tour, il n'est plus question du fameux slogan publicitaire » : « Tout est dans l'image » (image is everything). (...) Après deux ans passés à me traîner d'imposeur, d'historien, de rebelle sans cause, ils (les journalistes) se mettent à m'identifier. » Qui encore celui de Roland-Garros (1999) qu'il quitte, après sa victoire en finale contre Medvedev, ivre de bonheur et de reconnaissance. « En envoyant des baisers (...) pour exprimer cette émotion dont sem-

blent découler toutes les autres émotions ». Émotions, émotions, fil rouge de toute une vie, riche, écorchée, dense, tour à tour glorieuse et misérable, où se croisent des destins improbables : Philly, le frère d'autant plus aimé qu'il était humilié par le père ; Gil Reyes, le préparateur physique devenu « père de substitution » (les passages les plus émouvants du bouquin lui sont consacrés) ; Betty, la mère taïwanaise et réfugiée dans l'inlassable chéfaction de puzzles ; Brooke Shields, dont il divorcera deux ans seulement après l'avoir épousée, au cours d'une cérémonie très people où il aurait tant aimé « qu'un fauc marri prenne [à] place ». Am-

tions encore, dans cette quête effrénée de la femme idéale, qu'il trouve enfin en Steffi Graf, et de la famille idéale, qu'il fonde avec la championne allemande et ses deux enfants, Jaden Gil et Jazz Elle. Émotions, enfin, avec cette rencontre quasi mystique avec Nelson Mandela en Afrique du Sud (1987), où l'idée de créer une école pour les enfants défavorisés de Las Vegas commence à germer dans son esprit. « Pour la première fois, je suis pleinement conscient de mon manque d'éducation, écrit-il en quittant Mandela. Je sens le poids de ce manque, le handicap qu'il représente. C'est un crime dont je me suis rendu complice. Je pense aux milliers de personnes, dans ma ville natale, qui sont privées

d'éducation et ignorent ce qu'elles perdent. » Alors, oui, évidemment, il y a aussi — et surtout ? — tous ces « aveux », tenus des bonnes feuilles parues aux États-Unis avant la sortie du livre et qui ont fait les choux gras des gazettes. Anecdote, comme celle de la perrière portée (entre autres) lors de la finale contre Gomez à Roland-Garros (1990). Ou carrément dérangeants, comme ceux de sa prise de drogue lors de sa descente aux enfers sportive et conjugale en 1997 et des messages à l'ATP qui la blanchit et étouffe l'affaire. À la lecture de ces pages, les hagiographes absourds, les jaloux ? condamneront sans appel, comme certains dans le microcosme, surtout français, ont cru bon déjà le faire avant même d'avoir lu le livre. Tous les autres, plus nombreux on l'espère, chercheront à comprendre comment et pourquoi qu'un homme, un champion, une icône mondiale, a pu ainsi se mettre à nu, étaler ses

souffrances, bravant le danger de l'incompréhension. La réponse, pour une large part, figure dans le tout dernier paragraphe de ses remerciements. « C'est pour eux que j'ai écrit ce livre en évitant ses enfants. J'espère que ce livre leur permettra d'éviter certains pièges dans lesquels je suis tombé. Je n'ai découvert la magie des livres que sur le tard. De toutes les lettres que j'ai écrites et que je voudrais éviter à mes enfants, celle-là figurait en haut de la liste. »

À la lecture de ces lettres, on ne peut s'empêcher de penser à cette phrase, écrite par Jacques-Pierre Amette, prix Goncourt 2003 pour *La Maîtresse de Brecht* : « C'est sa vulnérabilité révélée, écrite, répétée, rassurée, qui nous le rend si proche et si vrai. » La formule n'était bien sûr pas adressée à Agassi. Mais elle nous étonne justement pour décrire le sentiment très fort laissé par cette autobiographie. — MARC BEAUPÈRE

Double gagnant avec un Pulitzer

« CE LIVRE N'aurait pas existé sans mon ami J. R. Moehring », écrit Agassi dans ses remerciements. C'est en lisant, pendant son dernier US Open en 2006, *The Tender Bar*, une autobiographie écrite par cet ancien journaliste du *New York Times* et du *Los Angeles Times*, prix Pulitzer en 2004, que l'Américain a pensé à demander à ce dernier de l'aider à coucher sur papier son passé et ses pensées. Moehring a accepté à condition que son nom ne figure pas sur la couverture du livre. « Je ne me vois pas signer la vie d'un autre homme, dit-il à Agassi. Ce sont tes histoires, tes gens, tes batailles. » Le fruit de cette collaboration psycho-sportivo-littéraire est remarquable. Vif, incisif, formidablement imaginé et plein d'humour, le style de Moehring rend la lecture en anglais du bouquin passionnante et enlevée. Grâce à lui, *Open* se lit comme un roman. D'ailleurs, c'est un roman... — M. B.

13 H 28



Il enchaîne avec une boîte à questions made in « L'Équipe » et prend plaisir à répondre à différents joueurs français. Il n'a rien perdu de sa célèbre expertise tennistique.

13 H 33



Affûté physiquement, il confesse jouer parfois au tennis avec sa femme, Steffi. Et quand il s'agit de tapoter quelques balles au tennis de table dans la salle destinée aux conférences de rédaction du journal, son coup droit légendaire fait mouche.

13 H 37



Celui que l'on ne surnommait « le Kid de Las Vegas » qu'en France se prêle à l'exercice du Texas Hold'em, ce poker mondialement répandu. Prudent, il jettera toutes ses mains, « mais je n'ai eu que des mauvaises cartes », se justifiera-t-il.

14 H 03



Le planning est précis, Agassi devait quitter « L'Équipe » à 14 heures. Il n'a que trois minutes de retard. Plus qu'une journée, et sa tournée européenne sera terminée. Demain, il s'envolera pour Las Vegas.

(Photos Pierre Lahalle/L'Équipe)

Un Américain à Boulogne

Lors de son passage à « L'Équipe », Andre Agassi ne s'est pas seulement prêté au jeu des questions-réponses. Poker ou ping-pong, il avait aussi du répondant !

« Penser, selon mon père, est la source de tous les maux, parce que c'est le contraire d'agir. Quand mon père me surprend en train de rêvasser sur le court, il réagit comme si j'étais en train de voler de l'argent dans son portefeuille. »
Au sujet de ses relations avec son père.

« Rita l'aînée, Philly mon grand frère et Tami sont tous de bons joueurs de tennis. Mais c'est moi, le plus jeune, le petit dernier, qui suis le meilleur. Mon père le dit à mes frères et à mes sœurs : Andre est l'élu. »
Sur la vie de famille à Las Vegas.

« Je n'ai jamais vraiment voulu être le meilleur, on l'a voulu pour moi. Ce que j'ai toujours désiré, depuis que je suis tout petit, ce que je désire maintenant, c'est quelque chose de beaucoup plus difficile à atteindre, de plus grand. Je veux remporter Roland-Garros. Avoir quatre Chelems à mon actif. (...) C'est le vrai Graal. Alors, en 1995, à Palerme, je décide de poursuivre ce Graal. En ayant toute ! »
Le 10 avril 1995, quand il devient pour la première fois numéro 1 mondial.

« Slim verse un petit tas de poudre sur la table basse. Il la coupe, la sniffe. La coupe de nouveau, je sniffe. Je me laisse glisser sur le divan et considère le Rubicon que je viens de franchir. J'ai un instant de regret suivi d'une profonde tristesse. Puis je suis emporté par une immense vague d'euphorie qui balaye toutes les pensées négatives de mon esprit. »
À propos du jour où il a plongé dans la drogue, en 1997.

« Je m'assois près du lit sur une chaise au dossier raide, un bloc-notes sur le genou, et je rédige une lettre à l'ATP. Une lettre truffée de mensonges entrecoupés de vérités. (...) J'ai honte, bien sûr. (...) Mais quand j'imagine le regard de Kacey en apprenant que l'oncle Andre est un consommateur de drogues, interdit de tennis pendant trois mois, et que je multiplie ce regard par plusieurs millions, je ne sais pas quoi faire d'autre que mentir. »
À propos de la lettre envoyée à l'ATP pour ne pas être sanctionné après son contrôle positif.

À PEINE DÉBARQUÉ des Pays-Bas, Andre Agassi arrive à midi et quart au journal pour deux heures d'épreuves en tout genre. Bien sûr, il lui faut surtout s'expliquer sur son drôle de rapport au tennis synthétisé dans son autobiographie. Mais ce n'est pas tout ! Il faut se restaurer aussi. En 1991, l'Américain, déjà en visite à L'Équipe, avait expressément commandé des hamburgers. Plus assagi, même s'il glisse qu'il aurait signé pour un bon burger, il se contente cette fois-ci d'une salade de pâtes avant de présenter face à un mur d'images qu'il doit commenter au gré de son envie. C'est sa tête d'allumé quand il vient de battre Medvedev en finale à Roland-Garros (1999) et de boucler ainsi sa boucle en Grand Chelem qui attire son attention : « Là, sur le moment, je n'arrive pas à croire. J'ai tout de suite su combien ça représentait pour moi... »
On tente de le brancher politique américaine en lui désignant un cliché de George Bush. « Oh, je croyais que c'était le père de Tim Henman ! » On lui montre aussi la main de Thierry Henry face à l'Irlande. « Pas au courant, dit-il. C'est surprenant combien j'en sais aussi peu sur le sport... » On insiste en lui désignant Bolt. « C'est fascinant comme il court vite. Il a l'air d'apprécier d'être sur un stade. Tout le contraire de moi à l'époque, en fait. »

Magie au poker, magie à Vegas.
Mais l'homme qui ne suit pas trop le sport et n'aimait pas jouer au tennis n'a plus sa langue dans sa poche dès qu'il s'agit de parler de son sport. Il se voit en position d'attente, en retard de service, crist comme un l, en 1986 : « C'est là qu'on voit que le tennis a bien évolué. Vous imaginez un joueur actuel attendre un service dans une position aussi raide ? »
On l'interpelle sur les joueurs français. Et c'est Gaël Monfils qui hérisse du tacle du jour. « Lui, il est blessé dans sa tête, non ? Il ne joue pas toujours avec elle, en tout cas, c'est



l'impression que ça me donne. » Après un petit coup de chaud qui le pousse à défer le grand froid parisien sur la terrasse du dernier étage de L'Équipe, placé à l'atelier tennis de table. Parce qu'un jour, Ion Tiriac, paraphrasant Coluche, avait dit qu'Agassi avait été le premier à jouer au tennis comme au ping-

pong. L'Américain n'était pas au courant de cette comparaison. Mais il sait que pour la suite, dans son ancienne discipline, « ça va encore aller plus vite et plus fort, et qu'il va falloir être encore plus résistant ! » Agassi ne savait pas non plus qu'en France il était à jamais estampillé « Kid de Las Vegas ». Pour en par-

ler, quoi de mieux que de le provoquer au poker ? Dès qu'il voit les cartes, Agassi ne peut s'empêcher d'offrir un tour de magie à l'assemblée. Il fait voler les cartes et désigne celle qui est cachée sur le dessus.
« Dame de pique », « 9 de cœur », pas de problème, le numéro est bien

rodé. Sur les quelques données de poker, l'Américain, qui confesse ne pas être un joueur, ferme le jeu et ne prend aucun risque. « Je n'aime pas perdre », dit-il. Au fait, Las Vegas ? « C'est la ville du "tout est possible". C'est un état d'esprit unique qui vous envahit. Beaucoup de vies ont été bouleversées par cette capa-

city. Ma fondation a pu amasser des tonnes de dollars en une soirée grâce à ça. Et cette magie, elle est dans ma ville. » Il l'a retrouvée dès demain, au terme d'une tournée européenne de onze jours, de Londres à Paris, en passant par Berlin et Amsterdam.
FRANCK RAMELLA

Gasquet va savoir

C'est aujourd'hui à 17 h 30 que le tribunal arbitral du sport de Lausanne rendra sa sentence sur l'appel interjeté par la Fédération internationale de tennis et l'Agence mondiale antidopage sur le jugement du tribunal indépendant de l'ATP qui avait condamné Richard Gasquet à une suspension de deux mois et demi pour contrôle positif à la cocaïne au dernier tournoi de Miami.

■ FEU VERT POUR LES BELGES. - Nouvel épisode du feuilleton judiciaire pour les joueurs belges Yanna Wickmayer et Xavier Malisse. Avant-hier, la Fédération internationale de tennis (FIT) avait mis son veto à la levée de leur suspension pour entorses répétées au code antidopage. Mais après avoir étudié la nouvelle situation juridique créée par le jugement en référé d'un tribunal belge qui ordonnait la levée de suspension jusqu'à ce que l'affaire soit jugée sur le fond, la FIT a reconnu hier qu'elle était liée par ce jugement de référé. Levant donc la suspension. Wickmayer, demi-finaliste du dernier US Open, pourra honorer début janvier la wild-card accordée par le tournoi d'Auckland. Une autre wild-card pourrait lui ouvrir les portes de l'Open d'Australie.

■ MASTERS DE TOULOUSE. - Première journée aujourd'hui du deuxième Masters français, qui s'achèvera dimanche. Ouverture à 14 h 30 au palais des sports avec la rencontre Cigacq-Astione, suivie de Mathieu-Ludra puis, à 19 heures, Benneteau-Guez suivie de Chardy-Clément.

Cinq sets en France

Nous avons demandé à cinq joueurs français, de différentes générations, de poser chacun une question à Andre Agassi. Voici ses réponses.

Henri Leconte

« Est-ce que tu aurais eu peur de m'affronter en cinquième match décisif, si Sampras avait mis à égalité les États-Unis et la France en finale de la Coupe Davis 1991 à Lyon ? »
« J'ai un énorme respect pour toi et ton talent. Mais, franchement, j'étais extrêmement confiant. Tu reviens juste d'une grave blessure au dos. J'avais vu ton match contre Pete. Le court n'était pas très rapide mais Pete jouait trop vite et les points étaient très courts. Contre Guy, j'avais perdu le premier set 7-6, mais j'ai gagné les trois autres 6-2, 6-1, 6-2. Les échanges étaient intenses et il a fini le match fatigué, tellement je le faisais courir. Contre toi, j'aurais joué des échanges longs pour le fatiguer physiquement. Je n'aurais pas du tout joué le même tennis que Pete. Normalement, contre toi, je n'en menais pas large. Par exemple, je t'ai joué à Wimbledon et te te craignais. Mais pas ce jour-là, à Lyon. Cela dit, c'était un grand jeu, ce dimanche... »

Guy Forget

« Le succès du tennis tenait en partie à ses oppositions de styles. Est-ce que tu n'as pas l'impression que, hormis Federer, tout le monde joue de la même manière, y compris les Nadal, Del Potro ou Djokovic ? »
« Je crois vraiment que ce qui tue la variété dans le tennis, ce sont les nouveaux cordages. À l'époque où je contrôlais la balle, l'avantage des cordages aujourd'hui, c'est que, plus vous frappez fort, plus vous contrôlez ! Vous êtes donc récompensés de taper fort. Ça explique pourquoi il est beaucoup plus difficile de venir au filet aujourd'hui qu'il y a dix ans. Vous servez de cible idéale. Dans ce cas, la variété dans le jeu ne reviendra jamais à la surface tant qu'on restera sur le même type de matériel. Quand on a l'allonge d'un Del Potro, la vitesse d'un Nadal et le jeu de jambes d'un Djokovic, on peut se permettre de rester au fond et de prendre des risques calculés, tout en contrôlant l'échange. Federer est le seul à pouvoir jouer plusieurs types de tennis. Mais même lui ne se rue pas au filet à la moindre occasion. De nos jours, l'expérience, le vécu ont moins d'importance. On peut très bien jouer et gagner en se contentant de taper très fort. Mais cette vitesse de la balle ne vient que des progrès de la technologie. J'ai vu les cordages modifier des carrières... Moi-même, à Rome, en 2002, j'ai changé de cordage en milieu de tournoi. Eh bien, ce tournoi, je l'ai gagné parce que je pouvais à la fois taper fort et contrôler les coups. Si je n'avais pas changé de cordage, j'étais mort. Je n'aurais plus gagné un match contre les meilleurs mondiaux... »

Sébastien Grosjean

« As-tu des regrets sur ta carrière et si oui lesquels ? »
« J'en ai plein. Sur-tout mes concurrences, moi, en tant que personne. Il y a une grande différence entre cet aspect-là et ma carrière. Pour ce qui s'est passé sur le court, je n'ai aucun regret. Quand j'ai gagné Roland-Garros en 1999, j'ai eu le sentiment que ma carrière était achevée, dans le sens où j'avais gagné tout ce que je voulais gagner. Mais j'aurais aimé comprendre plus tôt ma relation spéciale avec le tennis. Il y a aussi plein de choses que j'aurais aimé ne pas faire... Oui, ça m'a pris trop de temps pour aimer vraiment le tennis... »

Fabrice Santoro

« Si ton physique permis de continuer à jouer, l'aurais-tu fait ? »
« Lorsque ma carrière m'a offert une deuxième chance, je me suis juré que je jouerais au tennis jusqu'à ce que mon physique dise stop. Je n'avais pas la moindre idée de ce que cela signifiait en termes d'années. Mais je voulais jouer jusqu'à ce que je ne sois plus capable de traverser la rue... Donc, la réponse est oui : si j'avais pu jouer plus longtemps, je l'aurais fait. Je voulais rendre au tennis ce qu'il m'avait apporté... »

Aravane Rezaï

« Vous sentez-vous un peu iraniens ? Je vous demande ça parce que moi, j'ai des origines iraniennes tout de suite. »
« Mon père m'a toujours dit : "Tu n'es pas iranien, tu es arménien. Et je veux que ça se sache !" C'était un chrétien qui avait grandi en territoire musulman. Je ne parle pas arménien. Mais je me sens à demi arménien et je me sens connecté aux autres Arméniens, comme Sargis (Sargsian, ex-38^e ATP), un très bon ami à moi qui vit à Las Vegas... »

LE FORUM L'ÉQUIPE SFR

AUJOURD'HUI, L'INVITÉ : GRÉGORY COUPET, GARDIEN DU PSG.

POSEZ-LUI TOUTES VOS QUESTIONS SUR L'EQUIPE.FR OU SUR SFR.FR

À SUIVRE TOUS LES JEUDIS À 19 HEURES SUR : SFR.FR, L'ÉQUIPE.FR, SUR VOTRE MOBILE SFR* ET SUR L'ÉQUIPE TV